

NUMÉRO 13

LES CARNETS DU NIL

Publication de l'Association Égyptologique de Gironde



Janvier 2010 2€

ÉDITORIAL

En 1970, le grand barrage d'Assouan était mis en eau, construit pour assurer l'indépendance énergétique de l'Égypte, et de maîtriser le débit irrégulier du Nil afin d'augmenter la surface agricole cultivable par l'irrigation.

Les ambitions des promoteurs de cet ouvrage sont largement entachées par les retombées négatives sur l'agriculture, l'écosystème du Nil, et sournoisement sur les sites pharaoniques de la Haute Égypte et de la Nubie.

En effet, si les monuments antiques nous sont parvenus en excellent état, c'est grâce à la sécheresse de l'air et du sol. Or, l'augmentation des surfaces

cultivées par irrigation, associée à une exploitation agricole intensive ont entraîné une montée des nappes phréatiques favorisant l'infiltration de l'eau par capillarité dans les murs des temples et l'apparition de salpêtre.

L'augmentation significative de l'hygrométrie régionale provoquée par le lac Nasser menace le décor des tombeaux de la Vallée des Rois, qui ont tendance à se décoller de leur support.

Il faut ajouter à tout cela, la pollution de l'urbanisation, des axes routiers de plus en plus proches des sites, la horde annuelle de touristes... , et bien sûr le réchauffement climatique.

Alain Barutel



Image extraite d'une CPA de Carlo Mieli, éditeur à Alexandrie

Photographie du 1^{er} barrage sur le Nil construit entre 1898 et 1902.

SOMMAIRE



Le Livre des Deux Chemins P. 3



Collectionner les cartes postales .. P. 5



Le Musée archéologique d'Athènes P. 8



Article à la gomme P. 9



Les poupées de chiffon P.10



Fatima P. 12



Trois questions à Laurent Coulon . P. 13



Sudoglyph ou Hiérodoku ? P. 14



Mots croisés P. 15

Légende couverture : poupées faites par les petites filles de Gournah (1975).

L I V R E S

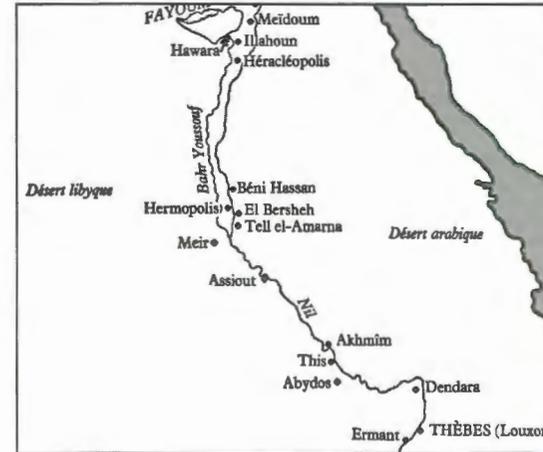


LE LIVRE DES DEUX CHEMINS CARTE DE L'AU-DELÀ ET ESQUISSE DES TEMPLES FUTURS



Le livre des Deux Chemins... voici un nom peu connu, mais néanmoins empreint d'un charme qui donne envie de partir en Égypte ancienne, suivre les deux sentiers annoncés...

Or, nous reposons très vite le baluchon, lorsque nous apprenons que l'usage de ces deux chemins est strictement réservé... aux défunts ! En effet, sous le titre attrayant de *Livre des Deux Chemins* est regroupé l'ensemble des cartes et inscriptions visibles sur le fond de cercueils rectangulaires en bois datant des XI^e et XII^e dynasties. Tous proviennent d'un unique endroit : la nécropole d'El Bersheh, située face à Hermopolis (ancienne ville sainte du dieu Thot - voir carte).



Le livre des Deux Chemins apparaît tel la première carte géographique connue du monde de l'au-delà égyptien. Ces plans et formules, contemporains des *Textes des Sarcophages* (Moyen Empire) annoncent les futurs *Livre des Morts* et *Livre de l'Am-Douat* (Nouvel Empire), et présentent la même fonction essentielle : guider le trépassé à travers les étapes de son long voyage vers la vie éternelle.

En réalité, les deux chemins qui donnent leur nom aux textes funéraires des sarcophages d'El Bersheh ne représentent qu'une petite partie du trajet à effectuer

Sarcophage du général Sépi, 12^e dynastie, petit panneau côté tête.

Catalogue du musée égyptien du Caire, CG 28083.

Dans la partie inférieure, on aperçoit le texte funéraire dit Livre des Deux Chemins, illustré d'une vignette montrant Osiris pourvu du signe de vie Ankh.

par le trépassé afin de vaincre les ténèbres.

Ainsi, au tout début du voyage qui l'attend, avant même d'emprunter les deux mystérieuses voies, le défunt devra franchir une première épreuve qui consiste à passer un mur de flammes, sorte de purification préalable.

Se présentent ensuite à lui les deux chemins parallèles, l'un étant une voie d'eau, l'autre un chemin de terre. Sur le premier, le mort avance en compagnie de Thot, le dieu lune, tandis que Rê, soleil sorti de l'horizon, sera son compagnon sur le chemin de terre. Les deux sentiers sont bordés de domaines gardés par des génies hostiles, que le défunt pourra vaincre à l'aide de formules magiques.

Ainsi, on le voit, dans la croyance égyptienne le mort acquerrait la double capacité d'accompagner la lune puis le soleil dans leur trajet quotidien.

À ce stade, pourtant, le voyage vers l'au-delà ne fait que commencer.

Les deux chemins débouchent dans une nécropole, le domaine souterrain (Ro-setaou). Gardées par des génies, les lymphes d'Osiris y reposent, scellées dans une jarre. Le défunt, poursuivant son périple, pénètre ensuite dans le "Château de la Lune", domaine de Thot, en précieuse compagnie : celle de la déesse Maât, lumière capable de vaincre les ténèbres. Le château se présente tout d'abord par un porche d'entrée monumental, suivi d'une longue allée s'ouvrant sur des chambres, débouchant enfin sur une salle de la barque - demeure de Maât.



Les cartes postales égyptiennes nous offrent une grande variété de thèmes comme des documents archéologiques, ethnologiques, des paysages, des scènes de la vie quotidienne, des scènes de la vie et des péripéties des touristes.

Cette histoire succincte de la carte postale permet d'appréhender le découpage en période, dans le jargon des cartophiles :

Le terme de cartes "précurseur" désigne les premières cartes éditées jusqu'à l'année 1879.

Le terme de cartes "pionnière" concerne les cartes éditées de 1880 à 1889.

Les Cartes Postales Anciennes ou CPA sont des cartes éditées de 1900 à 1918.

Les Cartes Postales Semi-Modernes ou CPSM regroupent les cartes éditées de 1919 à 1974.

Les Cartes Postales Modernes ou CPM représentent les cartes éditées à partir de 1975.

Quelques définitions de termes descriptifs :

Le "recto" d'une carte indique :

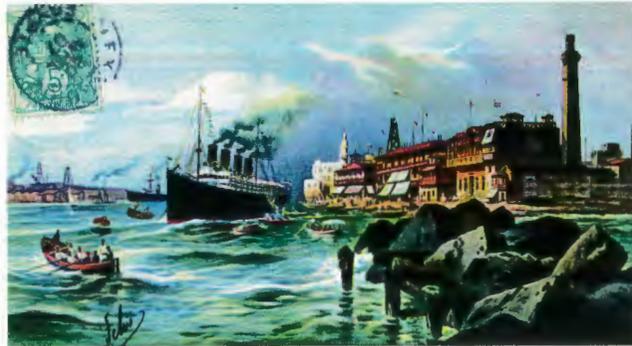
pour les cartes dites précurseurs et pionnières, le côté réservé à la correspondance qui co-habitait avec une illustration.

Pour les autres cartes, la partie illustrée.

Jusque vers 1930, on peut trouver sur ce recto le timbre et l'oblitération.

Le "verso" d'une carte est le côté réservé à l'adresse du destinataire.

Le "format" des cartes varie selon les époques. À partir de 1881, il est unifié par l'Union Postale Universelle ne devant pas dépasser 14 cm x 6 cm, et 12 cm x 8 cm pour les plus petites. En 1888, le format minimal devient 9 cm x 6 cm, et en 1954 le format maximum passe à 15 cm x 10, 5 cm.



Port Said.

Quelques définitions de termes relatifs aux procédés de fabrication :

La phototypie⁸ a été très largement utilisée pour la fabrication des CPA parce qu'elle donne une très bonne qualité et qu'elle ne nécessite pas une importante installation. Ce procédé permet de réaliser un grand nombre de nuances dans les gris et les ombres. Il permettait également les tirages en couleurs à l'aide d'encres spéciales. Une de ses caractéristiques est l'absence de trame. C'est une technique qui repose sur une propriété de la gélatine bichromatée de ne prendre l'encre que dans les parties insolées (c'est-à-dire celles qui ont été exposées à la lumière ultraviolette) à travers le négatif photographique dont on veut reproduire l'image. Ce procédé, développé à partir de 1856 par Louis Poitevin, est perfectionné en 1870 par Joseph Albert, il devient industriel en 1890.

L'héliogravure est un procédé de fabrication de haute qualité utilisé pour les grands tirages. Il utilise la gravure en creux (obtenue par photogravure mécanique), de l'encre remplit les creux de la surface imprimante. Ces creux, plus ou moins profonds selon l'intensité du noir à obtenir, déposent l'encre qu'ils contiennent par pression sur le papier. Les documents en couleurs sont réalisés dans un premier temps par séparation des trois couleurs primaires extraites de l'image à reproduire (cyan, magenta et jaune) et du noir, pour obtenir la quadrichromie. Puis, dans un deuxième temps, ces quatre sélections sont ensuite tramées afin qu'à l'impression, grâce aux points de trame plus ou moins gros, les différentes teintes soient reproduites.

La trame est un procédé qui permet "l'illusion du demi-ton", en divisant l'image en points plus ou moins gros.

⁸ Autres appellations : héliotypie, photocollographie, Albertypie, collotype.



L'image reproduite sur papier est une reconstitution optique. Une variante de cette technique était utilisée en héliogravure. L'usage d'une trame est nécessaire à la reproduction des documents dits en "demi-teinte"⁹, c'est-à-dire monochromes comme les photographies en noir et blanc qui comportent une gamme de nuances intermédiaires avec des zones sombres, moyennes et claires, des zones modelées ou fondues, ainsi que des photographies en couleurs reproduites généralement en quadrichromie. La trame permet donc de reproduire les documents en "demi-teinte" en traduisant toutes les valeurs de l'image dont la matrice était initialement gravée sur des plaques de verre.

Datation des cartes postales :

La datation d'une carte postale s'appuie généralement sur plusieurs arguments :

1. La lecture de l'oblitération sur une carte qui a voyagé donne une idée, mais la carte peut être de fabrication très antérieure, il en est de même pour la date de prise du cliché photographique. Le timbre et sa valeur¹⁰ peuvent être un argument confirmant une date ou une période. Les tarifs d'affranchissement ont varié avec le temps selon l'époque considérée et la zone géographique d'émission.

2. La carte peut porter également une date manuscrite.

3. Le verso avant 1904¹¹ ne reçoit que l'adresse du destinataire, le recto contient l'illustration ou la vue et le texte de l'expéditeur. À partir de 1904 le verso est séparé en deux parties, un côté pour l'adresse, l'autre pour le texte de l'expéditeur, le recto ne recevant que l'image.

4. Les CPA sont antérieures à 1918, et les illustrations proposées sont majoritairement documentaires avec des vues de la vie dans les villes (monuments, métiers), des villages et des campagnes, des événements, des sites archéologiques. Elles sont réalisées en phototypie et sont donc non tramées.

5. Les CPSM sont imprimées en phototypie de 1919 à 1929, puis en héliogravure de 1930 jusque dans les années 1960. Parfois elles sont éditées en carnet de dix ou vingt cartes à détacher, et elles sont donc reconnaissables lorsqu'elles sont vendues détachées par le bord dentelé qui est caractéristique.

6. Le format des plus anciennes est de 9 cm x 14 cm au maximum, il passe à 10,5 cm x 15 cm au début des années 1950.

7. La colorisation apparaît très tôt dès le XIX^e siècle.

8. Les illustrations sont relativement rares avant 1897. Autour de 1900 l'image n'occupe qu'une petite partie du

recto. Puis, à partir de 1904, elle va s'étaler sur toute la surface encadrée par une petite marge. Ces cartes sont aussi appelées "carte photo", avec ou sans marge, et vont conserver la vue en pleine page pendant les trente années suivantes. Sur certaines cartes sont imprimés les clichés de grands photographes¹² locaux. Il existe une catégorie de cartes un peu à part, et qui sont désignées par le terme "carte d'illustrateur" parce qu'elles sont dessinées par un illustrateur. À partir des années trente, la qualité sera, globalement, de moins bonne facture.

Bibliographie :

Claude Bourgeois, Michel Melot, *Les Cartes Postales Anciennes*, Éditions Atlas, 1984.

Dictionnaire de la Cartophilie Francophone, Les Éditions Paul Armand, 95221 Herblay.

Revue "CPC" (Cartes Postales et Collection), parution en kiosque tous les deux mois.

Aline Ripert et Claude Frère, *La carte postale, son histoire, sa fonction sociale*, CNRS Éditions, 2001.

Serge Zeyons, *La Belle Époque - Les années 1900 par la carte postale*, Larousse, Paris, 1979, pp. 239.

⁹ Par opposition aux documents aux traits comportant seulement deux tons.

¹⁰ Jusqu'en 1917, le tarif en vigueur pouvait être divisé par deux si la correspondance personnelle se limitait à moins de cinq mots ou si la carte avait un simple but promotionnel ; dans ce cas la mention "carte postale" était barrée et remplacée par la mention "imprimé".

¹¹ C'est un arrêté du 18 novembre 1903 qui autorise l'adresse sur la partie droite et la correspondance sur la partie gauche, en France.

¹² Comme les frères Zangaki, Antonio Beato, Lehnert et Landrok...





LE MUSÉE ARCHÉOLOGIQUE NATIONAL D'ATHÈNES



Le musée archéologique national d'Athènes est le plus ancien et le plus important de Grèce.

Depuis 1891, toutes les cultures y sont représentées depuis l'art grec antique jusqu'à l'époque romaine. Le musée regroupe une collection de figurines préhistoriques datant de plusieurs millénaires av. J.-C.

Plusieurs centaines de poteries y sont exposées.

La collection présente quelques pièces incontournables comme le masque en or d'Agamemnon, la statue du kouros de Sounion, les superbes bronzes du Poséidon de l'Artémision et du cheval et de l'enfant du cap Artémision.

Outre ces œuvres remarquables, le musée archéologique national d'Athènes a ouvert au public au mois de mai 2008, une exposition permanente d'un millier de chefs-d'œuvre de la civilisation égyptienne qu'il détient depuis la fin du XIX^e siècle.

Quelques 300 pièces de cette collection avaient déjà été

exposées de 1994 à 2002 jusqu'à la fermeture temporaire du musée pour cause de rénovations.

La nouvelle exposition comprend tous les aspects de la vie des Égyptiens de 4000 av. jusqu'au 4^e siècle ap. J.-C. Elle comprend des statues, des figurines, des stèles, des sarcophages, des momies d'animaux, des coffres et des urnes funéraires, des céramiques, des bijoux, des portraits peints du Fayoum.

L'exposition a pour objectif de présenter au visiteur la vie quotidienne des anciens Égyptiens. Elle se veut pédagogique, présentant de façon chronologique des unités thématiques qui soulignent la relation étroite entre les civilisations grecque et égyptienne pendant l'Antiquité.

La collection a été formée essentiellement par les donations de deux Grecs d'Égypte dans la période allant de 1880 à 1904.

Le gouvernement égyptien a également fait don en 1893 de neuf momies de l'époque des pharaons.



Façade du musée archéologique national d'Athènes

Gérard Métra



ARTICLE À LA GOMME



Souvenez-vous, les plus fidèles et les plus anciens ! En juin 2001 dans les pages du numéro zéro des "Carnets Du Nil", sur lesquelles personne n'aurait alors parié un centime d'euro, nous vous invitons à l'étude de quelques mots de la langue française, en filiation directe, ou presque, avec la langue pharaonique.

Aujourd'hui je pose la question suivante : quel rapport y a-t-il entre le yaourt Activia de Danone et la lutte contre l'avancée du désert au Sahel ? Réponse : la gomme arabique ! La précieuse sève entre dans la composition du laitage. Le projet "Acacia" menée par l'ONG SOS Sahel avec des industriels impliqués dans la filière de la gomme arabique est destiné à préserver cet arbre / arbuste, sentinelle armée, veillant contre la progression des sables.

Le mot "gomme" anciennement "gome" nous est transmis de la langue égyptienne antique qemyt / qomyt. La substance est connue dès la 3^e dynastie (2650 a.C.). Les graphies sont les suivantes :

𓆎𓆏𓆐𓆑 qmy.t, Urk. IV, 32q, 3 ; 346, 13, variantes :

𓆎𓆏𓆐𓆑 Eb. 41, 18, 𓆎𓆏𓆐𓆑 Eb.10, 10, 𓆎𓆏𓆐𓆑 Eb. 47, 3-4 (confusion possible avec bj.t : miel).

En néo-égyptien on relève les écritures suivantes :

𓆎𓆏𓆐𓆑 LEM 9, 3V5

𓆎𓆏𓆐𓆑 LEM 11, 4, 2

𓆎𓆏𓆐𓆑 P.H. 500 (pl. 2) 1, 7

𓆎𓆏𓆐𓆑 P.H. 500 (pl. 8) 3, 13-4, 1

𓆎𓆏𓆐𓆑 KRI 1, 26, 13 et 𓆎𓆏𓆐𓆑 KRI 6, 353, 7.

L'évolution copte donne en saïdique **KOMME, KOMI** en bohaïrique, puis le grec **κομμ(ι),-εος** (Hérodote II, 86), enfin le latin classique poursuit en **cummi(s)** et **gummi(s)** puis le bas latin en **gumma**. Le terme se retrouve en anglo-saxon **gum**, en espagnol **goma**, en germanique **Gummi** etc.

La gomme est dite aujourd'hui "arabique" mais cette épithète est bien usurpée car autant dans l'Antiquité que de nos jours elle est produite en Afrique nord orientale et sub-saharienne par incision de l'*Acacia sénégale*, de l'*Acacia seyal* et de l'*Acacia laeta*. Le Kitir désigne des gommes en provenance d'autres variétés d'acacias. La gomme en provenance du Soudan est très prisée et il est vraisemblable que l'Égypte antique s'y approvisionnait.

L'usage de la gomme par les Égyptiens anciens est attestée dans la composition de très nombreuses préparations pharmaceutiques (présente dans la plupart des documents médicaux) mais aussi dans le processus de momification pour fixer les bandelettes, pour la réalisation de détrempes en décoration, comme liant du charbon végétal pilé et de l'oxyde de fer de la palette du scribe, comme adjuvant cosmétique (épaississant). Par contre, on ne sait pas si elle intervenait comme de nos jours en tant qu'adjuvant alimentaire.

Sur le plan lexical l'histoire de ce mot est très savoureuse. Dès le XIX^e siècle, par une sorte de phénomène d'antonimase à l'envers, gomme va désigner des maladies des arbres produisant des issues pathologiques de sève imitant la gomme arabique, gomme ou gommose du prunier ou de l'abricotier, et même certaines lésions de syphilis tertiaire appelées gommes syphilitiques. Le mot désignera ensuite des substances ayant les mêmes propriétés (aspect, élasticité, plasticité), ainsi le caoutchouc pour effacer, la gomme, qui entraîne l'expression dégommer (effacer quelqu'un), la matière des pneus, la gomina (marque déposée) pour les cheveux rebelles de nos parents, relayée par le moins poétique "gel", sans oublier le "chewing-gum" importé par les GI en 1944, (voir Alain Rey, Le Robert, Dictionnaire Historique de la Langue Française).

Voilà où mène l'égyptien ancien ! Bien d'autres mots encore seraient à découvrir dans cette revue, mais je devrais *mettre la gomme* pour vous les montrer tous !



Bernard Lalanne





LES POUPEES DE CHIFFON DE LA VALLÉE DES NOBLES



Poupées de Gournah : détails.

Les maisons du village de Gournah furent construites sur les vestiges des tombes de la Vallée des Nobles sur la rive orientale de Louqsor. Ces salles à demi-souterraines servirent en fait de point de départ pour les constructions. La partie hypogée permettait de se protéger du soleil ; elles devinrent par la suite, après agrandissement des demeures, les caves, les réserves, ou bien encore le poulailler permettant aux poussins d'échapper aux rayons du soleil et à la déshydratation. Ces maisons se sont structurées, puis agrandies devenant parfois de très grandes bâtisses par regroupements familiaux dus aux mariages entre voisins. Pour certains, les habitants de Gournah sont les lointains descendants des Hilaliens, tribu issue d'Arabie Saoudite, ayant transité par la Haute Égypte avant de s'installer au Maghreb. Quelques familles seraient restées accrochées ici sur les pentes de la montagne inébranlable, ne se mêlant pas aux villages voisins.

La présence des tombeaux des nobles sous les pieds de ces villageois est la raison d'un contact privilégié entre le petit peuple d'Égypte et les touristes visitant la nécropole. L'un des premiers à en faire état sera Flaubert qui, à propos de ces installations, écrira dans son journal : "des familles vivent là dedans avec leurs enfants nus, des poussins etc..". Sollicités par les visiteurs pour qui ce lieu restait un des rares points de contact immédiat, les habitants avaient l'habitude de commercer avec ces étrangers.

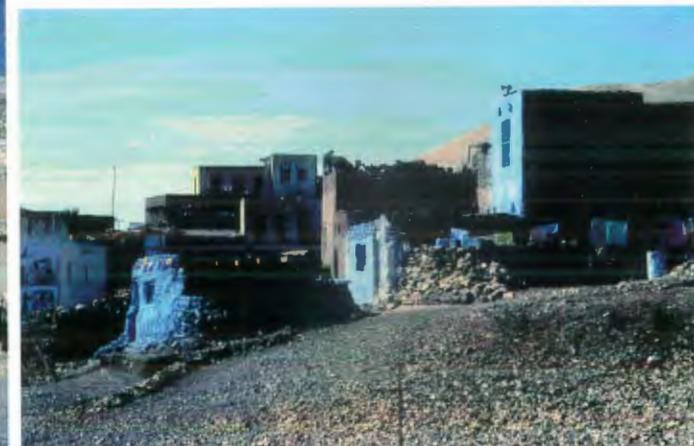
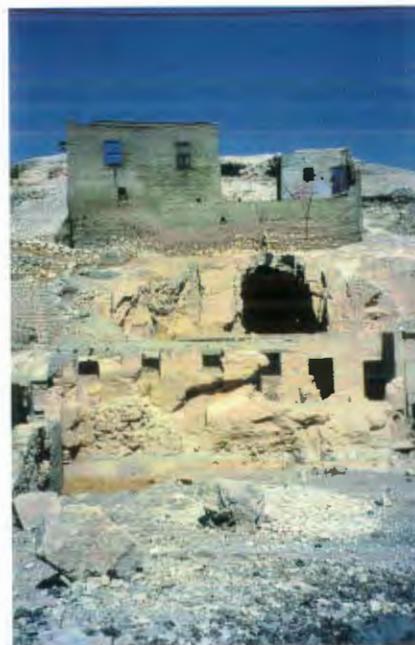
À côté de la vente de soi-disant antiquités, les petites filles échangeaient contre quelques piastres leurs poupées de chiffon pour la plus grande joie des touristes. Le visiteur était persuadé d'emporter la véritable poupée d'une petite fille qui avait accepté de la lui confier contre quelque menue monnaie. Cependant, dans le village, sitôt la poupée "donnée" il fallait vite en fabriquer une autre pour satisfaire à la demande des futurs visiteurs.



C'est ainsi que les petites filles de Gournah, se mirent à produire d'innombrables poupées de chiffon alimentant le tourisme de masse des années 80. Sans doute ces petites filles eurent l'occasion de jouer un peu avec ces poupées avant de les céder. Mais elles furent surtout confectionnées pour être vendues aux touristes et constituer ainsi un complément non négligeable aux revenus familiaux.

Cependant ces poupées de chiffons restent exceptionnelles par leur diversité. Toutes ces poupées sont différentes les unes des autres. Leur conception relève plus de l'art brut que de la production d'articles de masse destinés aux hordes touristiques. À partir de chiffons, de vieux boutons usagés, de bouts de ficelle usée voire de vrais cheveux, ces mains habiles de Gournah vont créer à partir de ces lambeaux des formes humaines, des paysan-

nes élégantes, des fiancées rutilantes. Par leur travail, ces gamines anticipaient sur les vêtements que leur jeune âge ne leur permettait pas encore de porter. C'était un moyen symbolique pour elles d'entrer dans la société des adultes, mais aussi très concret par l'argent qu'elles rapportaient à leur famille. En fait ces générations de petites filles de Gournah ont inventé l'un des plus grands défilés de mode au monde. Les "collections" tenues à bout de bras par les fillettes qui les présentaient aux visiteurs entre les tombes de Gournah, se sont répandues aux quatre coins de la planète, transportées par les touristes complaisants. Le défilé s'est brutalement interrompu en 2009 sous les coups des bulldozers venus détruire les maisons de Gournah.



Village de Gournah...avant destruction.





FATIMA



Rue principale de Gournah la neuve.

Il y a quelques mois le gouvernement égyptien a entrepris de détruire les villages de ce qu'on appelle communément la Vallée des Nobles, au pied de la montagne thébaine. Des dizaines de maisons ont été rasées ; elles se trouvaient dans les abords immédiats, parfois à quelques mètres des tombes précieuses, souvent ornées de fresques vieilles de 3000 à 3500 ans : tombes de Ramose, Sennefer, Rekhmirê, Nakht, Menna, et bien d'autres.

Pour les habitants de ces hameaux, la vie n'était pas facile ; en particulier lorsqu'il fallait gravir la pente de la montagne, en pleine chaleur, pour ramener l'eau de la fontaine située à la lisière des cultures, à côté du Ramesseum. Ces villageois étaient très pauvres, mais ils étaient chez eux, dans les maisons de leurs aïeux, tout près de la bande fertile, non loin du Nil, et pas très loin de Louxor. Des visiteurs du monde entier venaient à eux,



Détail des habitations.

pour visiter les tombes. Il y avait toujours moyen de leur vendre quelque chose : une poupée en chiffons, une statuette, un coca, un caillou ; on pouvait faire halte dans une des ces maisons pour boire un thé et acheter quelques objets en albâtre, en résine ou en plâtre, des cartes postales, des petites brochures, des écharpes en coton... les plus habiles vendaient des plaques de calcaire gravées de scènes pharaoniques.

Aujourd'hui, toutes les maisons sont rasées. Leurs habitants ont été relégués dans une espèce de petite ville en ciment qui se trouve quelque part dans le désert, au nord de la maison de Howard Carter. Rues poussiéreuses et alignements de maisons uniformes ; ça tient de la réserve d'Indiens, du camp de prisonniers et de la cité banlieue.

Fatima témoigne : "Il n'y a rien ici. Pas de travail, pas d'argent, rien à faire. Rien ne marche."

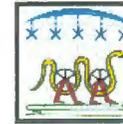
Le gouvernement lui a donné un frigo qui n'a jamais fonctionné. À 25 ans, elle vit dans 40 mètres carrés avec ses trois enfants, son mari et son beau-père. Les enfants dorment ensemble sur des couvertures posées à même le sol d'une pièce entièrement vide. Seul équipement, un évier en inox. Un seul bac, bien sûr. La journée, son mari traîne dans les ruines du village détruit, en quête de quelque argent, ou d'un petit boulot. La dernière fois qu'il a travaillé, c'était il y a deux mois, sur un chantier : 30 jours de travail pour 150 livres (un peu moins de 19 euros).

Fatima, qui parle bien anglais et français, pourrait se débrouiller grâce au tourisme. Mais les lourdeurs de la société égyptienne, ou les réticences de son mari, ou le manque de moyens, ou les trois à la fois font qu'elle reste coincée dans ce trou perdu, loin des terres, loin du fleuve, loin de la ville, loin de tout. Pas même un jardin à cultiver. Pour les enfants, l'école toute neuve, à l'entrée de la cité, est payante. Il n'y a pas même l'une de ces petites épiceries que l'on trouve partout en Égypte. De toute façon, Fatima n'a pas un sou.

Reste l'espoir que quelqu'un lui trouve une place quelque part à Louxor. Dans un hôtel, peut-être, pour faire les chambres. Reste aussi à attendre que des touristes égarés viennent miraculeusement renflouer le porte-monnaie, pour quelques semaines...

J'ai fait connaissance de Fatima lorsqu'elle avait 11 ans. Depuis, je l'ai photographiée quasiment chaque année. Mais cette fois-ci, je n'ai pas eu le courage.

Jacques Zacharie



TROIS QUESTIONS À LAURENT COULON



Docteur en Égyptologie, Chercheur au CNRS à la Maison de l'Orient et de la Méditerranée de Lyon, en conférence à l'AÉGI/Pessac le 2 octobre 2009.



Les Carnets du Nil : À l'aute des nouvelles grilles horaires de l'éducation dans le secondaire, l'enseignement portant sur l'Égypte ancienne a été sacrifié. Qu'en pensez-vous ? Comment peut-on remplacer ce déclencheur de passions que furent pour beaucoup d'entre nous ces quelques heures de cours ?

Laurent Coulon : Personnellement, je ne peux qu'exprimer beaucoup de regrets. C'était un aperçu important de cette civilisation qui était donné en 6^e et il était unique dans le cursus scolaire. C'était un moment où l'on apprenait avec plaisir ! L'histoire des arts, nouvellement intégrée au cursus, aurait pu laisser aussi une place à l'Égypte, mais elle est largement tributaire du programme d'histoire. D'autres institutions culturelles et éducatives prendront, je l'espère, le relais, les musées notamment. Mais là encore n'y a-t-il pas inégalité entre les zones rurales et les métropoles, que seuls les outils télé/internet bien encadrés pourraient compenser ?

Les CdN : Depuis de nombreuses années, Karnak est un haut lieu de recherche des missions françaises, qu'en est-il aujourd'hui ? Tant au niveau des moyens, que de la politique culturelle menée par les autorités égyptiennes ?

L.C. : Le Conseil suprême des Antiquités de l'Égypte a décidé récemment de signer de nouvelles conventions avec les institutions de recherche françaises, occasion de remettre en place des projets communs et une meilleure collaboration autour du Centre franco-égyptien d'étude des temples de Karnak. Il faut noter aussi que, outre les recherches franco-égyptiennes, une intense collaboration internationale a toujours été mise en œuvre dans ce site et que celle-ci se développe encore. Quant aux moyens, une mission archéologique demande des financements très importants (déplacements, matériel, main d'œuvre, publications, etc.) et, malgré l'aide importante du CNRS ou de l'IFAO, nous devons compter avec l'enthousiasme de gens sans rémunération à la hauteur de leurs capacités !

Les CdN : Selon vous, quel rôle peuvent jouer les associations comme la nôtre, dans le développement de la recherche en égyptologie ?

L.C. : Un rôle qui fait vivre l'égyptologie en s'appuyant sur les réseaux de scientifiques : les associations permettent à des personnes passionnées par l'Égypte ancienne d'avoir accès à des connaissances sérieuses et mises à jour. C'est un lieu pour communiquer les découvertes, un moyen aussi d'intensifier la transmission du savoir, par les cours dispensés, et les échanges, grâce à la venue de conférenciers, même dans des villes où les universités sont actives. C'est enfin la création de mouvements permettant de vaincre l'isolement...



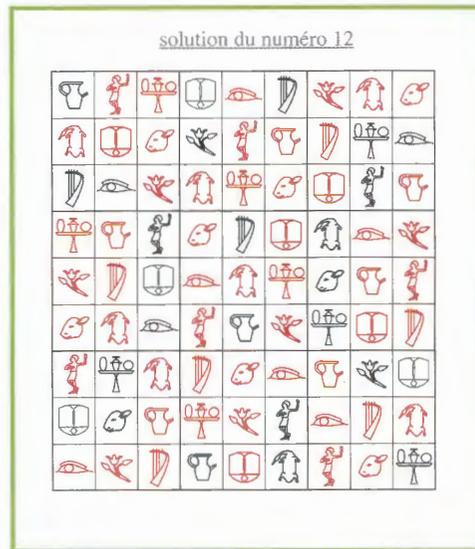
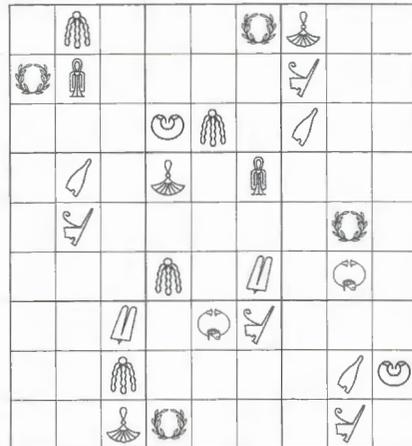
Chapelles osiriennes- Karnak.

Propos recueillis par Jacques Philton





SUDOGLYPH OU HIERODOKU????



Règle du jeu :

En partant des signes déjà inscrits, remplissez la grille de manière à ce que chaque ligne, chaque colonne et chaque carré de 3x3 contienne une seule et unique fois tous les signes.

Gérard Métra



Directeur de la publication : Robert Vergnieux
Coordinateur : Gérard Métra
Conception graphique : Caroline Delevoie
Impression : Lestrade (Cenon)
N° ISSN : 1629. 6427

Ont collaboré à ce numéro : Alain Barutel, Christine Fabès, Sylvie Griffon, Bernard Lalanne, Gérard Métra, Jacqueline Métra, Jacques Philton, Robert Vergnieux, Jacques Zacharie.

Crédit photos : Alain Barutel, Christine Fabès, Sylvie Griffon, Gérard Métra, Jacques Philton, Robert Vergnieux, Jacques Zacharie.



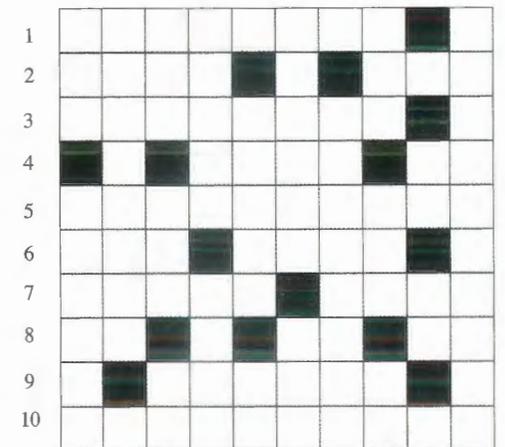
MOTS CROISÉS



HORIZONTALEMENT

1. Robe unisexe
2. En métro, tramway ou même bateau — Lié au hasard
3. Portée au pluriel par les anciens égyptiens
4. Friture exotique — Symbole
5. Lut ou remplacement
6. Synthétiseur — N'utilisa pourtant pas de botox
7. Trous — Ne connaît pas Rê
8. Où repose Chateaubriand — Début de sarcophage — Accompagne souvent vu
9. Exercice musical
10. Matériau en vogue à l'époque pharaonique

I II III IV V VI VII VIII IX X



VERTICALEMENT

- I. Rivière imprévisible — Symbole africain
- II. Baden-Powell organisa la première
- III. Larmoyant — Pas seul — Meurt et renaît illico
- IV. Lamartine ramé et plancha dessus — Titre
- V. Appâts — Ville antique
- VI. Certains luisent toujours depuis le roi Narmér — Y mettre son grain n'est pas toujours bien vu
- VII. Signe de reconnaissance
- VIII. Les anciens Égyptiens en buvaient sans le savoir — Style musical — Ensuite
- IX. Coule dans une botte — Atout romain
- X. Sculpture égyptienne

solution du numéro 12

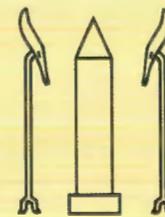
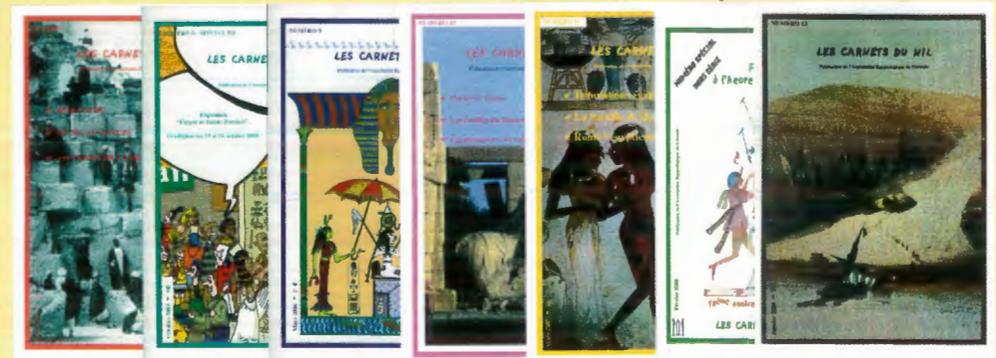
HORIZONTALEMENT **VERTICALEMENT**

- | | |
|------------------|-------------------|
| 1 Bickel — Dip | I Borla — Menu |
| 2 Ove — Réséda | II Ivoirée — Ur |
| 3 Rodéos — Sin | III Cédât — Renne |
| 4 Liard — Trot | IV Er — Bel |
| 5 Art — Et — Ota | V Erode — Dare |
| 6 Recel | VI Lès — Trimer |
| 7 Mérédith | VII Et — Se |
| 8 Elam — Etc | VIII Desroches |
| 9 Nun — Ressac | IX Idiote — Tac |
| 10 Uretère — Ci | X Pantalacci |

Jacqueline Métra



Déjà parus :



Association Égyptologique
de Gironde

10 bis avenue des Violettes
33600 PESSAC
☎ 05.56.45.69.43

egypte33@modulonet.fr
<http://aeg.u-bordeaux3.fr>